

# LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI, 8 MARS, 1845.

No. 10.

SOMMAIRE :—Poésie: Joies naïves.—Littérature: Tom Trick.—Les Bédiens de Paris.—Discours sur l'histoire.—Biographie: John Caldwell Calhoun.—Curiosités Astronomiques.—Histoire de mon oncle.—Physiologie du Cigare.—La vieille église et le vent.—Histoire de la Semaine.—Faits Divers.

## POÉSIE.

Les vers suivants, si pleins de poésie et de bonheur, furent publiés, il y a quelques années, (en 1840), dans le *Coin du feu*. Comme nous voulons faire de notre revue, autant que possible, un recueil de productions canadiennes, nous nous empressons de donner une place à une pièce, marquée de tant d'originalité et de talent, et dont le jeune auteur a depuis ajouté à sa gloire littéraire une gloire plus solide et plus importante, celle de représenter dignement son pays dans nos chambres législatives.

### Joies naïves.

Oh que j'aime la neige ! Oh que j'aime à la voir  
Descendre par flocons sur le sol encor noir !  
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,  
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine  
Pour donner des gâteaux à nous, petits enfants.  
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs,  
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège ;  
Oh que j'aime la neige !

Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons  
Si loin sur nos traîneaux ! Et nous recommençons  
A descendre et monter mille fois les collines,  
Jusqu'à ce que la lune, aux lueurs argentines,  
Nous montre dans le ciel son visage riant :  
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble  
Vers toi, vers le foyer qui toujours nous rassemble :  
Vois-tu, c'est si plaisant !

Oh qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nages,  
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages  
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons  
Que, chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire  
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.  
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,  
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :  
Oh qu'on glissera bien !

Te plaît-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure  
Enveloppés tous deux, de voler en voiture  
Sur la plaine blanche et sur les lacs glacés ?  
Voir passer devant nous les clochers élancés,  
Voir passer la montagne avec sa cime nue,  
La forêt de sapins, qui toujours nous salue,  
Voir s'enfuir la cornaille avec un cri d'effroi,  
Te plaît-il comme à moi ?

Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches,  
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit  
Comme ces arbres fous qui, lors des neiges blanches,  
Se dépouillent tout nus, et pensent que le froid  
Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,  
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle  
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,  
Comme mes beaux sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,  
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?  
Ils n'ont point peur de nous et ne sont point frileux ;  
Car, si pour eux la neige est une couche molle,  
Elle est aussi bien froide. Oh je serais heureux  
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école  
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs  
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise  
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,  
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendians  
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !  
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau  
Bien neuf et bien épais, et, dans chaque famille,  
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,  
Que l'hiver serait beau !

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable.  
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,  
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,  
Où, le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,  
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.  
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses  
Pour le fils de la veuve, aux haillons tout pendans,  
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige, à présent que je songe  
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,  
Lorsqu'ils n'ont point de feu, que c'est bientôt le soir,  
Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.  
C'est bien triste, pourtant, et c'est très ennuyeux  
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...  
Mais il est tant de gens que la misère assiège !  
Je n'aime plus la neige.

Il parla bien long-temps, le petit Canadien ;  
Son père, près de lui, dans son lit dormait bien,  
Et sa mère écoutait son ingénu langage.  
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage  
Pour s'endormir la nuit, quand parle son enfant.  
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée,  
Et sous ses blancs rideaux, sur son coude appuyée,  
Et souriant par fois et d'autres fois pleurant,  
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine,  
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin,  
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,  
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,  
La neige éblouissante et nouvelle, et posée  
Comme est sur un gâteau le sucre appétissant ;  
Ni s'il fut tout de suite aussi compatissant,  
Ou s'il fit éclater une joie enfantin :  
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine  
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,  
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger,  
On eut chaud, ce jour-là, et l'on fit bonne table,  
Et l'on nomma souvent la dame charitable.

P. C.

## LITTÉRATURE.

Tom-Trick.

II.

LE MONOMANE.

Avant de passer outre, il est nécessaire d'expliquer les motifs de l'étrange dissidence qui existait entre Burk-Staune et son fils. Le premier était puritain, le second ne cherchait pas à déguiser son dévouement à la cause des Stuarts. Cette espèce de guerre ouverte, de père à fils, datait déjà de loin. Elisa Ryle, que Burk avait épousée par amour, était d'une famille depuis longtemps attachée à l'ancienne maison régnante. C'est elle qui jadis avait obtenu que George, au lieu de s'enterrer dans le Stone-Byres, allât faire ses études à Oxford. Elle craignait déjà pour lui l'influence des conseils de Burk, dont les idées, toutes grossières et toutes vagues qu'elles fussent, commençaient déjà à se tourner vers la réforme. En l'année 1649, le puritain ayant métamorphosé sa petite maison en un club bruyant, Elisah Ryle, que sa nature douce et paisible rendait ennemi de ces sombres controverses, où elle n'avait pas même son franc-parler, avait déserté, à la suite d'une querelle, le toit conjugal, décidée à n'y plus rentrer, car ce qui s'y passait lui semblait une profanation dont elle ne voulait être ni témoin ni complice. A cette époque, George sort d'un des collèges d'Oxford, et rejoint sa mère à Londres. La mère achève l'éducation de son fils, et le fils console pieusement sa mère. Elle le présente à un vieux serviteur de Charles I<sup>er</sup>, le chevalier William Moor, qui le prit en amitié et lui fit obtenir une lieutenance dans l'armée d'Hamilton. George avait à peine dix-neuf ans, et sans doute il eût justifié une faveur aussi grande, si l'épée qu'on lui mettait aux mains ne lui fut presque aussitôt devenue inutile. L'exécution de Charles I<sup>er</sup> le condamna au repos. La pauvre Elisa Ryle, qui avait supporté noblement toutes les rigueurs de sa destinée, sentit se briser son courage à cette dernière épreuve. Huit jours après la catastrophe de White-Hall, Elisa mourut dans les bras de George. Ses paroles suprêmes furent recueillies par le jeune homme avec un respect religieux. Elle lui légua son amour pour les Stuarts. C'est alors que son protecteur William Moor, inquiet par le parti vainqueur, avait pris la fuite en lui laissant, à titre de présent et comme souvenir, le cheval que nous avons entendu appeler Tom-Trick par Burk-Staune. George était donc revenu à Stone-Byres, où il avait retrouvé son père qu'il connaissait à peine. Tous les germes de résistance qu'Elisa Ryle avait semés dans son âme se développèrent chaque jour davantage. La triste aventure de Montrose acheva de perdre Burk dans l'esprit de son fils, et dès lors, tous deux réunis dans une apparente communauté, mais réellement divisés de cœur, vécurent, l'un des produits de sa ferme, l'autre d'un revenu modique que la mort de sa mère lui avait assuré.

Maintenant si le lecteur s'est bien pénétré de la position respective des personnages de